

# LES ENIGMATIQUES PIECETTES D'ALISE

A l'occasion du colloque sur Alésia qui a eu lieu le 6 février 1998 à l'Institut Catholique de Paris, le Pr. Michel Reddé - Directeur des fouilles à Alise Sainte-Reine, a conclu son exposé (par ailleurs remarquablement détaillé et argumenté) en faisant état des pièces de monnaie retrouvées sur le site. L'examen de certaines d'entre elles confirmerait l'affirmation bien connue : Alésia se situe à Alise.

Avant de remettre en cause cette interprétation, il n'est pas inutile de rappeler quelques éléments de numismatique en général, et de numismatique gauloise en particulier.

Jusqu'à une époque récente, la science des monnaies gauloises reposait essentiellement sur l'examen du type (c'est-à-dire des motifs qui figuraient sur les deux faces de la pièce), sur les inscriptions (quand il y en avait) et enfin sur le poids brut. En réalité, seules les pièces d'or ou d'argent avaient été étudiées, car les pièces de bronze, déclarées barbares et sans intérêt, déroutaient les spécialistes par leur apparence chaotique. Des milliers de pièces de monnaie connues, on ne savait tirer que peu de renseignements, avant la mise en œuvre systématique de la méthode que son promoteur, le numismate émérite J.B. Colbert de Beaulieu, a appelé la *caractériscope*<sup>1</sup>.

Pour frapper une pièce, le monnayeur gaulois utilisait deux matrices gravées, les *coins*. Le premier, serti dans une enclume - *coin de droit*, ou *dormant* -, pour l'empreinte de la face, et le second - *coin de*

*revers* ou *mobile* ou de *trousseau* - fixé sur une pièce de bois - le *trousseau* - pour le côté pile. La future pièce - le *flan* - chauffée au rouge, était déposée sur le *dormant*. L'ouvrier appliquait alors le *coin mobile* contre le *flan*, puis assénait un coup de marteau sur le sommet du trousseau.

Les deux coins employés n'étaient pas toujours forcément les mêmes d'une pièce à l'autre. Le coin mobile résistait, en effet, moins bien que le coin dormant, et on n'attendait pas sa mise hors d'usage pour en changer. On se servait indifféremment de plusieurs coins en même temps, et, après une pause, l'ouvrier ne se souciait pas de réutiliser le même. Il en découle des indices extrêmement précieux.

Des monnaies frappées du même coin sur une face peuvent révéler sur l'autre face l'empreinte de coins différents. L'emploi d'un même coin correspondant à l'émission d'un seul atelier, tous les coins trouvés associés doivent être attribués au même atelier. Toute pièce de monnaie étudiée ultérieurement qui montrera l'emploi d'un coin déjà identifié sera elle aussi nécessairement attribuée à l'atelier en question. Chaque monnaie est donc considérée non pas comme une unité mais comme un couple de coins. Un couple qui divorce souvent, pour le plus grand bonheur des numismates, puisque ceux-ci peuvent dresser des tableaux de couplage des coins et établir ainsi des liaisons entre un grand nombre de coins différents. L'examen attentif d'une pièce permet, en effet, d'y relever fréquemment des défauts ou des accidents. Ces anomalies ne se

retrouvent pas forcément sur toutes les monnaies du même type, mais sur l'une ou l'autre face de certaines pièces seulement. Or, le fait de retrouver le même défaut au même endroit, sur le droit ou le revers de deux pièces différentes, prouve qu'elles ont été frappées par le même coin, donc dans le même atelier. La méthode permet d'aller plus loin : en effet, les coins se détériorent assez rapidement au cours du travail de frappe, leurs imperfections s'atténuent, ils se fissurent ... Si l'on possède plusieurs pièces issues du même coin, il devient possible de les classer par ordre d'émission, car celles qui révèlent l'état le plus détérioré du coin auront été frappées en dernier. On peut même reconnaître des suites produites par le monnayeur au cours d'une même prestation - sans qu'il ait déposé son trousseau - par la constance du rapport directionnel des deux faces. Dans le cas d'un même revers couplé avec plusieurs droits complètement différents les uns des autres, la pathologie du revers fournit automatiquement l'ordre de succession des différents types utilisés pour la face opposée.

En ce qui concerne la controverse Alise-Alésia, des soupçons de fraude entachent les objets récoltés lors des fouilles du siècle dernier.

On a suspecté, en particulier, la coïncidence parfaite entre les monnaies - rassemblées en un espace très réduit - et les peuples dont César indiquait la présence soit à l'intérieur de l'oppidum, soit dans l'armée de secours, celle, surtout, de monnaies des Lingons, restés fidèles alliés de Rome.

Il n'a été retrouvé aucun des

<sup>1</sup> Du mot grec *karakter*, employé au Moyen Age pour désigner la matière, ou coin monétaire.

# LES ENIGMATIQUES PIECETTES D'ALISE

bronzes à la légende VERCA que l'on attribuait alors à Vercassivellaunos, bien qu'on ait prouvé très récemment que ces monnaies n'étaient pas arvernes.

Alors qu'on en avait pourtant trouvé ailleurs<sup>2</sup>, et que les autorités avaient ardemment espéré en découvrir à Alise, aucune pièce au nom de Vercingétorix n'a été exhumée sur le site.

Mieux : certaines découvertes étaient déconcertantes : alors qu'on croyait sa diffusion commune, le *potin* - monnaie en bronze coulé - n'avait été retrouvé qu'en très faible quantité.

Les monnaies d'Alise, compte tenu de ce que l'on sait aujourd'hui de la circulation monétaire en Gaule en 52 av. J.-C., ne permettent pas d'étayer l'accusation de fraude. Sur ce point au moins, la numismatique innocente Napoléon III, car ses séides n'auraient pu tricher qu'en fonction des connaissances monétaires de leur époque<sup>3</sup>...

Remarquons néanmoins que l'on n'a jamais trouvé, ni à Alise ni, pour le moment, en d'autres lieux, de monnaies attribuables aux Mandubiens.

Or, sans s'en être rendu compte, les fouilleurs d'Alise avaient pourtant bien découvert deux pièces au profil de Vercingétorix. Mais elles étaient en bronze -vil métal-, en mauvais état, et anépigraphes. Le visage du jeune chef arverne, difficilement reconnaissable, n'avait pas été identifié. Selon l'esprit du temps, elles n'avaient aucun intérêt, et elles semblaient même avoir disparu des inventaires du Musée des Antiquités Nationales<sup>4</sup>.

Retrouvées par de Beaulieu, elles ont fait l'objet d'une étude caractérisque qui a réservé une surprise de taille : le couplage de deux monnaies d'or découvertes en Auvergne. Il s'agit là d'un phénomène unique, car jamais, en numismatique, celtique ou autre, on n'a rencontré de monnaies de bronze frappées avec le même matériel que des monnaies d'or.

Si l'inscription *VERCINGETORIX* n'apparaissait plus, c'est parce que, le flan de bronze étant d'un diamètre plus réduit, la place avait manqué.

Un article publié en février 1968<sup>5</sup> dans la revue *Science et Avenir* propose une explication : Vercingétorix aurait été amené à faire émettre des monnaies de circonstance, et un atelier de frappe arverne aurait été ouvert en pays mandubien. Seules, les contraintes inhérentes à un siège exceptionnel pouvaient avoir autorisé pareille entorse aux usages monétaires établis et empêché la frappe de monnaies d'or. Ainsi, on aurait la preuve qu'Alise serait bien Alésia.

Interrogé à ce sujet à l'issue de sa conférence, le Pr.Reddé a confirmé cette analyse, arguant de la nécessité pour un chef gaulois d'asseoir (et de maintenir) son prestige par des dons, en particulier de numéraire.

Cette interprétation semble sujette à caution, pour plusieurs raisons :

- Vercingétorix n'est enfermé dans son oppidum avec ses troupes que pendant six semaines ou guère plus. Il a fait réquisitionner toute la nourriture disponible et expulser les

indigènes qui mourront de faim entre les lignes. Dans ces conditions, **quelle pourrait bien être l'utilité** d'une quelconque monnaie, qu'elle soit ou non de circonstance ? Aucun parallèle possible avec les grands sièges de la guerre de 1870, pendant lesquels des autorités locales isolées avaient dû battre monnaie afin de maintenir durant plusieurs mois un semblant d'activité économique au bénéfice d'une population nombreuse. Si une comparaison doit être faite, c'est avec les conditions qu'ont connues les garnisons du Fort de Vaux en juin 1916, ou de Dien Bien Phu, en avril 1954 : quand l'avenir immédiat se réduit à la simple alternative de survivre ou de périr, les biens matériels perdent toute signification.

- Quant à l'argument avancé du manque de métal pour une émission normale, est-il recevable, quand on sait que les Gaulois possédaient de l'or en abondance tant en bijoux (torques) qu'en dépôts dans les sanctuaires... et ne sommes-nous pas, à Alésia, dans la métropole religieuse de toute la Celtique ?

2 Statères d'or du Trésor de Pionsat (Puy-de-Dôme) découverts en 1852 et exposés au Musée des Antiquités Nationales (MAN) de Saint-Germain-en-Laye.

3 J.Colbert de Beaulieu, «Epilogue numismatique de la question d'Alésia», *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire offerts à André Piganiol*, Paris, 1966.

4 Retrouvées par de Beaulieu, elles figurent sous les numéros 283 MAN et 285 MAN.

5 *La monnaie explique la Guerre des Gaules*, par Henri de Saint-Blanquat, *Sciences et Avenir*, n°252, 1968, 140-147.

# LES ENIGMATIQUES PIECETTES D'ALISE

Alors, comment expliquer l'existence de ces pièces résolument hors normes à des centaines de lieues de Gergovie et du pays arverne ?

Par une émission monétaire officielle postérieure à la capitulation ? Hypothèse invraisemblable.

Imagine-t-on, après le 8 mai 1945, les Alliés autorisant les Allemands vaincus à mettre en circulation une pièce nouvelle - même de quelques *pfennigs* - ornée du portrait du Führer ? Jamais les Romains n'auraient toléré une frappe à l'effigie de l'homme qui avait fait vaciller les légions de Jules César et compromis un temps la fortune de

Rome. Maintenant prisonnier, son destin était de pourrir pendant six ans dans un cachot, avant d'être exhibé lors du triomphe de son vainqueur et de quitter définitivement la scène, non de figurer sur des pièces de monnaie.

Devenus inutiles après Alésia et Uxellodunum, et certainement restés en terre arverne, les coins qui avaient servi pour les magnifiques statères d'or trouvaient un emploi en frappant quelques pièces clandestines -résistance symbolique au nouveau maître-, comparables à nos médailles modernes proposées aux badauds à Lourdes et en

d'autres lieux de pèlerinage. Rien, alors, ne s'oppose à leur dissémination sur une grande distance, fait inexplicable si l'on ne prend en compte que leur faible valeur ...

Que les seuls exemplaires connus aient été trouvés à Alise est peut-être simplement dû au fait que c'est le site le plus consciencieusement fouillé de ceux qu'occupa cette période de la fin de la Guerre des Gaules, et qu'aucune étude exhaustive n'a encore été faite des centaines de pièces du même type qui dorment toujours sous la poussière, dans les tiroirs des musées.

Major Bernard GAY.